

# Frère du feu : évocation inédite pour la fête de saint François, 4 octobre 1944

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **73 (1944)**

Heft 13

PDF erstellt am: **29.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Frère du feu

*Evocation inédite pour la fête de saint François, 4 octobre 1944*

Il était peut-être six heures et déjà l'orage avait emporté la lumière du jour. Dehors, le vent s'acharnait à fouetter les feuillages et les boules de neige, toutes ruisselantes, venaient donner du front sur les vitres.

Deux moineaux intrépides se baignaient dans une flaque... et tout l'horizon se fondait lentement — pluie et fumée — dans un angélus frissonnant...

Dans la cheminée m'attendait la charmante surprise du feu. Au bord de l'écorce séchaient les larmes du bois qu'on avait en hâte ramassé dans le jardin. Courtes et pâles, cernées de bleu, de petites ailes de flamme naissaient, auxquelles s'ajoutait, de minute en minute, quelque belle plume aux tons d'orange ou de rubis, pour oiseau de Paradis... Spectacle de rêve, plus exquis d'être né un soir de printemps, transi de brume...

... Mon frère le Feu !

Comme par enchantement ces quatre mots ouvrirent la porte de mes songes. De mes songes ou de ma prière ?

Et je le vis. Oui, je vis François. J'avais déjà entendu son chant grave et sonore accompagné de viole qui montait dans la nuit ombrienne. Notes joyeuses, scandées par les rires et les refrains de ses compagnons, ceux qui portaient les torches que le vent effilait ainsi que de longues chevelures rousses. Selon la vivacité de leurs gestes, les flammes éclairaient telle ou telle partie du visage de François, agrandissant le cerne d'ombre sous les immenses yeux noirs, marquant la pâleur de la joue un peu creuse au pur ovale, faisant briller sur le velours sombre du manteau la boucle d'or qui le retenait. Galantes et généreuses, elles se faisaient un plaisir de dévoiler l'élégance de cet insouciant fils de marchand, celui-là même qui plus tard devait les reconnaître en une touchante fraternité... à travers le feu...

Ce « frère Feu » lui fut un ami si cher ! Il eut toutes les complaisances pour lui, peut-être parce que ce reste d'enfance qu'il garda toute sa vie lui avait laissé un goût inné pour tout ce qui brille et pare. L'amour du soleil et des étincelles.

.....  
Avec la flamme, la silhouette de François s'abaissa et disparut pour renaître encore, mais dépourvue d'éclat. Ce n'était plus l'ardent jouvenceau, le cavalier de Spolète, prêt à guerroyer dans les Pouilles, une chanson aux lèvres, ivre de sa jeune témérité et de son armure ; mais le Frère Mineur endormi dans sa bure de pénitent au bord d'un édredon de neige, sous un trésor d'étoiles...

Puis il fut sur les routes et par monts et par vaux, la montagne, la campagne, le lac même se rattachaient à lui par tout ce qu'il savait y voir, y comprendre, y aimer. Loup... poisson... chant d'alouette, fleur, herbe, poussière et jusqu'à ce sable des flammes, cendre du frère Feu que chaque soir il desséchait ses yeux à contempler dans son jeu de robes infini et brillant.

Comment n'aurais-je pu voir sans émotion à travers cette couronne de lumière qui nimbaient la cheminée, le fier regard de François confondant les Docteurs de l'Islam et les faisant reculer en leur proposant l'épreuve de ce buisson ardent où il entra avec une sereine impétuosité ? Regard de celui qui,

ayant renoncé aux biens de ce monde, tirait sa joie de son indigence même, montrait son attachement pour des cabanes de boue, soignait les lépreux et prêchait avec ses frères, par les rudes hivers ou les brûlants étés d'Ombrie, entre les oliviers et les cyprès.

Comment aurais-je résisté à l'évocation de l'ami des oiseaux, comme lui fidèles et libres, si près de lui par leurs ailes et leurs chants, âmes à peine vêtues qui traversent le ciel à une hauteur où la terre paraît si petite... Cet ami des pécheurs qui faisait au monde une guerre d'amour, armé de son allégresse et de sa gaieté d'homme sans bagage, aidé de cette grâce irrésistible, de cette adresse instinctive qui lui faisait prendre tous les cœurs ?

Comment n'aurais-je pas admiré François en prières dans sa cellule de joncs où il logeait sur l'Alverne, et qui, voyant cette dernière s'enflammer au contact d'un tison, se retirait pour laisser au feu cette pauvre proie.

— Ne faisons pas de mal au Feu.

L'Ermite qui, s'étant privé du luxe des hommes, vivait du luxe de Dieu, de ses fleurs, de leur parfum, de la couleur du ciel, de la forme des arbres, du chant de ses oiseaux et surtout de la musique dont il usait pour unir la douleur de son corps à la joie de son âme. Et poète entre les poètes, malade, solitaire, pouvait composer ce trésor du Cantique des créatures, aussi pur et frais qu'une goutte de rosée...

Comment n'aurais-je pas cherché et encore cherché l'esprit du Saint, associé à toutes les peines dans le monde de la douleur et qui se prodiguant le plus s'épuisait le moins... Esprit limpide autant qu'émerveillé, toujours enveloppé de l'amitié divine.

Ce François souffrant des yeux chaque jour davantage, qui ne pouvait plus être soulagé que par des brûlures profondes qu'on lui faisait sur les tempes, de l'oreille au sourcil et qui parlait à son frère le Feu avant de subir cette torture, lui demandant sa royale courtoisie.

« T'ayant toujours chéri et te chérissant encore, je te prie au nom de ce Dieu qui nous a créés l'un et l'autre, de tempérer ton ardeur selon ce que je puis endurer. »

Et tandis que les fers s'enfonçaient dans la chair en grésillant, je voyais le Feu, galant et lumineux, adoucir son ardeur, la rendre égale au doux regard de son frère François.

.....

Braises sur braises s'effondraient, couleur d'aurore, et s'éteignaient, doucement nuancées de gris tourterelle. De mes pincettes je ravivais ce qui restait encore d'intact. De nouveau une flamme jaillit. C'était celle du dernier automne en Ombrie. Tout avait été fauché et cueilli. Partout les champs nus s'allumaient de grands feux d'herbes dont les fumées montaient dans l'air tranquille, atténuant les lignes du paysage, la rousseur des feuilles à leur déclin. Saint François usait ses ultimes heures parmi ceux qui avaient été sa raison d'être : Clarisses qu'il avait élevées à Dieu, Frères Mineurs, ses disciples, auxquels il devait demander comme suprême joie de lui chanter ce Cantique des Créatures par lequel il avait remercié Dieu de ses dons et de la beauté du monde.

Il entendait, dans sa nuit, la louange du frère Feu :

« Soit loué, mon Seigneur, pour mon frère le Feu,

« Par lequel s'illumine la nuit.

« Il est beau, vigoureux et fort ! »

... Puis dans la pauvreté de la cendre, je le vis, immobile et dépouillé en ce crépuscule d'octobre si semblable, sans doute, à ce soir printanier assombri d'orage.

Il fut devant mes yeux jusqu'à ce que le plus petit point brillant mourût dans l'âtre.

Et lorsque j'ouvris la fenêtre pour rabattre les volets, je ne savais plus exactement si le frou-frou d'ailes des pigeons qui venaient de quitter le toit n'était pas plutôt celui des alouettes, volant au-dessus du pays où gisait celui qui les avait tant aimées.

ODETTE BURKHALTER.



## L'alouette

*Notre sœur l'alouette porte capuchon comme nous, comme nous vêtue aux couleurs de la terre.*

*Une gorgée d'eau à la source, un grain de blé sur le chemin.*

*Et voyez, mes biens-aimés, voyez monter l'oiseau chanteur*

*Si haut et si sonore que les travailleurs des champs interrompent leur tâche et vers le ciel lèvent les yeux.*

*Comme elle, chantons pour l'amour de Dieu*

*Amen.*

L. Chancerel.